

L'immanence sémiotique : perception ou sémioception ?

Waldir Beividas

Université de São Paulo

waldirbeividas@usp.br

ABSTRACT: This text proposes to defend the concept of immanence of L. Hjelmslev. I indicate an epistemological crossroads where the European semiotic theory is, requiring him a clear choice: (i) it must remain in its linguistic tradition in the immanent order of language, or (ii) it will eventually embrace phenomenological philosophy, or (iii) it will lean toward the naturalistic and materialistic research that characterizes neurocognitive science. I support the hypothesis that it must remain in their field of immanence of language, especially because Saussure opens a real *discursive epistemology* which can and should compete with transcendental reflection of phenomenological philosophy, as well as with scientific epistemology of the hard sciences. The origin of this discursive epistemology is the Semiology of Saussure, which leads me to propose the concept of *sémioception*. I present it as a rival and competitor of the concept of "perception" prevailing in Merleau-Ponty's theory and the concept of *enaction* of Varela that feeds cognitive reflections.

1. De quelques préliminaires

Un destin disons 'funeste' semble hanter toutes les théories : leurs *points de vue*, soigneusement construits, risquent toujours d'être plongés dans un scénario d'anamorphose par ceux des autres théories. On se souvient du fameux tableau des Ambassadeurs¹. Le concept d'immanence (langagière) – je veux dire : le langage en tant que *forme immanente* qui crée et détermine la seule façon dont on peut saisir et penser le monde – est sûrement un objet

1 *Les Ambassadeurs*. Hans Holbein. 1533. Peinture à l'huile sur panneaux de chêne. 207 cm x 209,5 cm.

condamné à l'anamorphose : plus on se situe selon son point de vue spécifique, propre, voulu, choisi, bâti même, plus il est clair, symétrique, cohérent et nécessaire ; par contre, plus on adopte un point de vue autre, soit du réalisme naïf, soit des sciences naturalistes, soit des philosophies transcendantales, ramifiées en des philosophies phénoménologiques et substantialistes – je veux dire : des attitudes qui prennent le langage simplement comme un instrument, important sans doute, mais simple instrument d'expression d'une pensée organisé en amont ou d'un réel déjà donné d'avance – et voilà que le concept d'immanence se laisse voir déformé, tordu, détourné, étrange et dispensable, tout comme l'objet étrange du tableau des Ambassadeurs.

Ceci dit, je me propose ici de défendre le principe hjelmslevien de l'immanence et même d'essayer à le radicaliser : j'essaye de tourner le tableau pour faire ressortir premièrement son statut de *principe épistémologique*, ensuite principe inéluctable, et pour les théories de la connaissance et pour les sciences en général, perspective donc anamorphique à première vue, surtout parmi les savants et les philosophes. Mon horizon final est de maintenir le pari épistémologique de Hjelmslev, celui de la légitimité théorique, sous l'hypothèse structuraliste, d'accéder aux subtilités de la substance, d'accéder à la finesse substantielle du vécu affectif du corps, de sa sensibilité, de sa perception, par la *radicalisation* de ses *formes immanentes*, au dedans du langage, et au détriment des solutions transcendantales au langage. C'était le prix à payer « pour arracher son secret au langage », selon la magistrale dernière page du *Prolégomènes* de Hjelmslev², expression à laquelle j'aimerais bien ajouter : c'est le prix à payer pour arracher son secret à l'affect, au corps, à la perception, plutôt que de les plonger trop vite dans une supposée substance directement phénoménologique du vécu, avec des raisons conceptuelles plus ou moins hors du champ sémiotique, c.à.d. avec des raisons transcendantales par rapport à la structure du langage.

2. Le *trivium* épistémologique

En tant que spectateur placé devant la scène 'chaude' sur laquelle la sémiotique européenne a été faite et se fait actuellement, je ne peux que présenter mes observations personnelles et prendre mes propres positions devant les forces épistémiques qui s'y exercent. De façon générale je dirais la sémiotique fait face aujourd'hui à un *trivium épistémologique* qui sollicite de sa part un choix à faire

2 HJELMSLEV 1971, 160.

en connaissance de cause :

(i) Doit-elle rester dans *l'ordre immanent* d'une tradition linguistique structurale avec tout ce que cela implique d'avoir à défendre la légitimité de cette tradition dans la discussion critique 'dure' envers les autres épistémologies en dessous ? Mes lectures m'amènent à situer dans cet ordre immanent par exemple les travaux de Cl. Zilberberg, F. Bordron, A. Zinna, F. Marsciani, S. Badir, D. Ablali et d'autres, la liste ne se veut pas exhaustive, ni hiérarchique.

(ii) Doit-elle embrasser une fois pour toutes le *tournant phénoménologique*, c.à.d. l'ordre philosophique, la phénoménologie perceptuelle d'un Merleau-Ponty, ou celle existentielle d'un Sartre, toutes plus ou moins substantielles et *transcendantales* par rapport à la primauté de la forme sémiotique, avec tout ce qui y comportera des révisions conceptuelles lourdes, peut-être déchirantes ? Je pense pouvoir situer ici l'horizon de J. Cl. Coquet, I. Darrault, J. Fontanille, E. Landowski et d'autres ;

(iii) Ou doit-elle, finalement, se soumettre sans retour à *l'ordre naturaliste* des sciences réalistes surtout neurocognitivistes qui gagnent des espaces massifs dans l'actualité à l'égard de l'homme, de son corps, de sa perception, voire de son inconscient – il y a eu un congrès de 500 personnes en 2005 sur la 'neuropsychanalyse' – avec bien sûr aussi une perspective naturaliste à l'égard du *sens*, notre patrimoine et pari, c.à.d. l'ordre naturaliste qui cherche l'émergence du sens de plus en plus rétroactivement dans l'équipage sensoriel déjà chez les papillons et autres petits animaux ? C'est là que je situe la morphogénétique ou sémiophysique de J. Petitot, la direction cognitiviste de P.A. Brandt ou la sémiogénétique matérialiste du groupe μ de la Belgique, entre autres.

En disant le problème en raccourci : le « *fiat sensus* », est-il provenant du langage, émerge-t-il d'une perception corporelle proprement humaine ou se produit-il en fin de compte dans les organes sensoriels ou systèmes nerveux qui remontent aux animaux primordiaux ?

Pour envisager le problème avec la lanterne de ce trivium épistémologique je me suis servi des propositions du philosophe Karl Otto Apel, dans les années 70 du siècle écoulé, sur les trois paradigmes ou *prima philosophia* qui selon lui ont gouverné la pensée de l'humanité depuis Aristote, à savoir : (i) le paradigme de l'ontologie, en passant par (ii) la philosophie de la cognition, le paradigme du sujet connaissant de Descartes à Kant, jusque à ce (iii) qu'il appelle le paradigme de la Sémiotique Transcendantale de Peirce³. Je les renomme à mon usage comme *l'épistémologie scientifique* (pour l'ontologie de la

3 APEL 1987.

science naturaliste et réaliste), *l'épistémologie philosophique* (pour la philosophie en général, y inclus la phénoménologie) et *l'épistémologie discursive* (non pas, toutefois, suivant la transcendance de Peirce mais selon l'immanence de Saussure-Hjelmslev). De cet angle d'observation, on peut noter que la Sémiotique actuelle reproduit donc, dans le foyer intime de ses discussions et théorisations, les grands paradigmes de l'imaginaire scientifique global de la pensée humaine.

En illustrant très brièvement comment je vois les stratégies du savoir de ce triptyque épistémologique, ses opérations pourraient être ainsi résumées :

(i) dans *l'épistémologie scientifique*, de découverte en découverte, d'erreur en erreur, la science réaliste et naturaliste cherche à éviter les pièges que nous posent les événements de la nature ; on essaye ici de découvrir, disons, les *astuces de la nature*, pour atteindre le point de prédire les raisons et les causalités des événements. Compte tenu des conditions initiales (du corps, de sa sensorialité, de sa perception), on cherche ce que la nature *fera* : le sens émerge comme résultat de l'action déclenchée, des causalités, des morphogénèses ou épigénèses internes parcourues. En d'autres termes, la nature nous tend des pièges, l'un après l'autre. À la science de les surmonter, de surmonter les illusions des connaissances antérieures. Pour ce qui concerne ici le sens, les pièges de la nature ont été déjoués en plusieurs étapes : (a) il serait illusoire de réserver le sens à l'humain, première étape ; (b) il est également illusoire de l'étendre seulement, avec un peu plus de concession, aux animaux supérieurs, deuxième étape ; (c) car la faculté du sens s'étend également aux souris, aux vers de terre, et ainsi de suite. Le point de repère, à mon avis, pour cette épistémologie, c'est que toutes les données proviennent de la nature, elles sont inscrites à l'avance dans la structure du réel. Les données ont des propriétés intrinsèques. Les systèmes nerveux les plus simples ont des équipages déjà installés. Il n'incombe à la science que de les découvrir, de les décrire, de les modéliser. Il s'agit, par conséquence, d'une sorte de 'positivisme' foncier : les données étant *données* dans la nature.

(ii) Dans *l'épistémologie philosophique* l'horizon est différent: de réflexion en réflexion, d'apories en apories, il s'agit de chercher *les astuces de la raison* (transcendantale), pour atteindre les points les plus profonds de ce que la raison *fait* dans ses opérations d'appréhension et de cognition profonde du monde et du sujet. Dans notre cas, l'univers du sens doit émerger de la cogitation de la raison pensante, pour 'ensuite' s'exprimer, plus ou moins fidèlement, dans la langue. Toutes les philosophies ne sont évidemment pas 'rationalistes', dans un sens fort, mais d'une façon ou d'autre c'est finalement toujours la raison qui gère l'ensemble de l'édifice. Même devant le bon contre-

exemple que constitue la phénoménologie de Merleau-Ponty. On pourrait la résumer comme la recherche des *astuces de la perception*. Mais il arrive que cette même philosophie relègue le langage à un rôle subalterne, dans la production, dans l'appréhension ou dans la gestion du sens. On pourrait ainsi résumer les aventures de la philosophie en constatant son refus millénaire d'accepter la thèse, seul démontrable aujourd'hui depuis Saussure, selon laquelle c'est au langage qu'il faut reconnaître le rôle de gestion de la pensée, de la raison, des cogitations, des émotions, de la sensation, de la perception, enfin, de la saisie du monde⁴. C'est ce qu'on revendique ici avec la thèse d'une *épistémologie discursive* immanente aux langages et avec le concept de *sémioception* qui seront développés ci-dessous.

(iii) *L'épistémologie discursive*, dont cet exposé essaye de justifier la légitimité, se distingue des antérieures par la reprise du point de vue immanent au langage. Elle fait confiance aux structures immanentes : de discours en discours, il lui revient de puiser à les astuces du langage, ou mieux, aux *astuces de l'énonciation*, à savoir à toutes les *rationalités discursives* qui ont été créées peu à peu, dans ses multiples façons, au long de l'histoire de la pensée et qui sont mises en fonctionnement dans chaque acte de parole, dans chaque acte de l'expérience, dans chaque réflexion, enfin dans tout acte humain de perception et de saisie du monde. L'épistémologie discursive prend en compte non seulement les astuces de l'énonciation des discours scientifiques qui ont nourri et nourrissent l'imaginaire des savants ; non seulement la rationalité des discours philosophiques, ses raisons et contre-raisons, mais aussi les rationalités narratives de l'imaginaire des peuples, des discours paraboliques, rhétoriques, sociologiques voire poétiques, construits partout et depuis toujours. Car pour elle il n'importe pas si ces rationalités sont produites de façon logique, moins logique ou prélogique. En d'autres termes, les langages, à travers la multiplicité et la polyvalence de ses discours possibles, verbaux ou pas, impose à tous les actes humains – depuis l'acte le moins pensé du vécu aux cogitations les plus profondes du philosophe ou aux calculs les plus raffinés du savant – ces langages imposent les sémio-catégorisations de sa palette. Il s'agit donc de reconnaître, sous toutes ses formes et genres : (a) ce que les discours *ont fait*, de discours en discours, dans les innombrables formes de sa manifestation tout au long de la diachronie de son histoire, pour la construction de ces rationalités discursives ; (b) ce que les discours *font* dans la synchronie actuelle de son fonctionnement ; (c) en envisageant un large espace pour l'imagination sur ce que les discours *feront* dans la créativité future

4 On peut voir avec ces mots le tour de force des premières lignes d'ouverture du *Prolégomènes* de Hjelmslev, sur sa définition du langage.

prévue en expansion continue par leurs rationalités discursives. Le sens *s'est fait, se fait et se fera* dans l'immanence de cette rationalité discursive ainsi établie. Donc raison, émotion, perception, tout commence, tout suit, tout se termine dans l'immanence langagière, à la manière d'une surprenante (et selon moi définitive) expression de Saussure, à savoir : à la manière d'une « dispute de mots »⁵.

Or, comment naît cette épistémologie discursive ? Bien sûr, comme pour tout, on peut trouver sa source depuis la caverne de Platon. Et *pour cause* parce que c'est là, finalement, parmi d'autres endroits, qu'ont commencé les rationalités discursives de notre civilisation. On pourrait aussi dire qu'elle surgit à partir de la grande opposition, telle que les hellénistes nous l'enseignent, entre *Logos* vs. *Muthos* – ces deux piliers de rationalité discursive qui ont commencé la division sévère entre les discours sérieux du 'vrai' et les discours légers de la 'fantaisie', la division sévère entre la rationalité 'logique' des savants et des philosophes (*anthropologie, sociologie, psychologie, neurologie, etc.*) et la rationalité populaire, narrative, 'prélogique' des mythes, des légendes, des contes, ou encore la rationalité 'illogique' de l'inconscient, selon Freud, et j'en passe.

Mais, pour ce qui concerne la réflexion ici engagée, je veux revendiquer à cette épistémologie discursive une date précise de naissance : il s'agit de la proposition du *principe de l'arbitraire* qui fonde la Sémiologie saussurienne. À partir de la sémiosis du signe, le monde devient langagièrement immanent, discursivement immanent, péremptoirement immanent.

3. La sémiologie de Saussure en tant qu'épistémologie discursive.

*...mais il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient*⁶.

Malgré l'énorme diffusion de la linguistique de Saussure, il est un rejeton assez singulier de sa pensée qui a été sous-estimé, à savoir : la *portée philosophique et épistémologique* de la proposition de sa Sémiologie. Jusqu'aux récentes trouvailles dans ses anciens manuscrits, publiés dans les *Ecrits de Linguistique*

5 SAUSSURE 2002, 28.

6 SAUSSURE 2005, 100.

Générale, la plupart des réflexions sur cette nouvelle science, sauf désinformation non voulue, n'ont fait que délimiter son extension - disons 'géographique' - à partir de la géographie de deux pages du *Cours*, au meilleur des cas. Or, il y a quelque chose de caché, de recelé, qu'on peut dénommer, une portée philosophique, voire épistémologique, dans la proposition de la Sémiologie, dont l'édifice se base sur le principe de l'arbitraire du signe - arbitraire *radical*, expression disparue de la rédaction du principe édité dans le *Cours*. La Sémiologie stipule, pour tout type de langage, et donc pour tout type d'aperception et cognition humaines, la *génération du sens*, là où il n'y avait rien. La langue, en tant qu'*Institution Sans Analogue*, comme l'insistait Saussure⁷, institue le sens, elle l'instaure là où il n'y avait rien. La Sémiologie saussurienne se propose d'une telle manière qu'elle dépasse la discussion située sur la nature seulement théorique et descriptive des langues et des langages, ou bien du partage de tâches entre les sciences des systèmes signifiants. Le sens, engendré par l'acte sémiologique de l'arbitraire radical, nous plonge dans un vrai problème d'ordre philosophique et, plus directement, épistémologique. La question du sens, produit sémiologiquement, est une question de statut philosophique, question que le champ de la linguistique, ose-t-on dire, n'a pas pris de front, et il en va de même pour le champ philosophique.

Du côté de la rive philosophique, on pourrait s'y opposer : et Merleau-Ponty alors ? Quant à Jacques Derrida, parmi d'autres ? Or, il faut en convenir : le fait que Saussure ait été visité par la plume de grands philosophes comme ceux-ci et d'autres encore, parmi un petit groupe, ne nous permet pas pour autant d'affirmer que cette visite a provoqué une quelconque *induction significative* dans leurs philosophies, même pas qu'elle les ait fait avancer sur la question du sens, du point de vue sémiologique. En encourageant le risque de manquer à la justice, j'appellerai leur lecture visite de 'courtoisie' à Saussure, visite qui n'a produit aucune inflexion nouvelle sur leurs conceptions du langage, aucune inflexion nouvelle de penser la pensée même, et pas davantage de contributions décisives sur le rôle péremptoire du langage, soit dans la fondation de la pensée, soit dans la création de la seule réalité disponible à l'homme, telle qu'elle découle du propos saussurien : « Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où *rien* n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et *rien* n'est distinct avant l'apparition de la langue »⁸. On note que le deuxième 'rien' est plus dense, plus élargi, hypéro-sémantique devant le premier. En ce qui nous concerne, on lit la citation à l'instant, de la

7 SAUSSURE 2002, 211.

8 SAUSSURE 2005, 155 – je souligne les deux *riens*.

manière suivante : *rien, absolument rien*, avant la langue, c'est-à-dire, *rien*, lisons : *de pensé* ; *absolument rien*, lisons : *de tout le reste*, avant la langue (bien sûr, en tant que matrice de tous les autres langages).

Pour le dire de façon abrégée, je pense qu'entre la philosophie et la sémiologie saussurienne, il y a un vide, un fossé qui n'a pas encore été comblé comme il pourrait et devrait l'être. On se souvient que, dans le texte sur « L'actualité du saussurisme », Greimas rappelait, dans une petite note en bas de page, que pour des raisons d'espace imparti : « Les limites de cet article excluent, de notre part, toute intention de situer F. de Saussure dans les cadres plus généraux de l'épistémologie de son temps ou de chercher à évaluer l'originalité de sa pensée par rapport, par ex., à la phénoménologie de Husserl ou à la Gestalt-théorie »⁹. En l'occurrence, je souligne que, jusqu'à ce moment, presque soixante années écoulées depuis cette note en bas de page, nous n'avons pas encore promu un débat vraiment consistant sur l'originalité de l'épistémologie sémiologique de Saussure vis-à-vis de la philosophie phénoménologique ; à mon avis, ce débat reste encore entre nous, pour ainsi dire, en bas de page, il demeure en friche (sauf mes insuffisances de lecture)¹⁰.

Sur l'autre rive, linguistique cette fois, il y a eu depuis toujours et il y a encore une grande réticence du linguiste de métier à l'égard du vaste monde intriqué des conceptualisations philosophiques. On peut essayer de comprendre cet état. Intimidé face à l'énorme et au millénaire prestige dont jouit la voisine dans le monde des idées, sévère gardienne de la pensée, Destinateur perpétuel à sanctionner les disciplines, pour le mieux ou pour le pire, le linguiste, à son tour, préfère se sentir plus à l'aise dans la cuisine de ses descriptions, et se croire le faire avec compétence, que dans la salle des méditations, et claudiquer dans de la mauvaise philosophie. Il en a été ainsi depuis Saussure, sans épargner d'éminents noms. Certaines propositions d'éminents linguistes côtoient la rive philosophique de la question sémiologique du sens, mais ne s'y attardent pas, dans une exploitation plus poussée.

Si on veut un exemple chez le grand Benveniste, il suffit de se référer à sa réflexion dans l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » où il démontre, de manière longue et détaillée, que les catégories de la pensée se subordonnent à celles de la langue : « C'est ce qu'on peut dire qui délimite et

9 GREIMAS 1956.

10 Il faut cependant enregistrer des travaux récents qui de façon plus systématique essayent de combler le vide, ou au moins renverser la situation, par exemple, la thèse de doctorat de P. Maniglier (MANIGLIER 2006, 513), ou la thèse de Doctorat de F. Marsciani des années 1980 publiée tout à fait récemment en deux volumes (MARSCIANI, 2012a, b). Malheureusement ces travaux systématiques ne sont pas encore entrés effectivement dans les débats actuels chez les sémioticiens.

organise *ce qu'on peut penser*. La langue fournit la *configuration fondamentale* des propriétés reconnues par l'esprit aux choses »¹¹. Benveniste conclut l'article avec une proposition aigüe, très saussurienne : « penser, c'est manier les signes de la langue » (p.74). On se passera de souligner la teneur philosophique et épistémologique de cette compréhension. En outre, dans une réflexion postérieure, il arrive à une formulation encore plus radicale. Ce n'est pas seulement la pensée qui se penche vers le langage, mais la réalité elle-même : « Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage »¹². Or, tout de suite après, il flanche face au coût philosophique de la formulation :

Ici surgissent aussitôt de graves problèmes que nous laisserons aux philosophes, notamment celui de l'adéquation de l'esprit à la « réalité ». Le linguiste pour sa part estime qu'il ne pourrait exister de pensée sans langage, et que par suite la connaissance du monde se trouve déterminée par l'expression qu'elle reçoit. Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre.¹³

Or, pourquoi devrions-nous livrer aux philosophes cette tâche, alors qu'il nous revient, à nous linguistes et sémioticiens, de porter aux dernières conséquences les implications et configurations immanentes que le langage impose à la pensée et à la réalité ?

Le problème se tient à part entière dans un cercle vicieux : le philosophe, en général, met en scène le raffinement de sa pensée quant à une philosophie du sens, mais il a une compréhension parfois 'faible' du langage, réduite parfois à un véhicule (plus ou moins impur) d'expression d'une pensée bien arpentée en amont et en avance, d'un monde déjà bien organisé par la raison transcendante et indépendante. Malgré le respect dû à des conceptions moins tranchées sur la matière, il reste que la philosophie, en général, tout comme les autres champs du savoir, ne connaissent pas le langage de son intérieur, ou *la langue en elle-même* selon les mots de Saussure¹⁴. Et, le linguiste, de son côté, a de la dextérité dans la connaissance au sein de la langue, mais il lui manque dans la plupart des cas des instruments de transposition vers l'ordre philosophique des choses.

Voici la question qui s'impose : comment la réflexion épistémologique d'une discipline, la Sémiologie, se jouerait-elle dans le cadre de son propre point de

11 BENVENISTE 1966, 70 – italiques WB.

12 BENVENISTE 1966, 25 – italiques dans l'originel.

13 BENVENISTE 1966, 25.

14 SAUSSURE 2005, 34.

vue intérieur, c'est-à-dire, *immanent* au langage mais qui, dans le même temps, pénétrerait et interférerait dans l'ordre philosophique de la question du sens, c.à.d. qui pourrait dialoguer avec la *magna philosophia* aussi bien qu'avec l'épistémologie des sciences 'dures' et des neurosciences dans leur ensemble ? Dans ce cadre-là, ma manière personnelle d'y envisager quelque contribution, c'est de prendre le point de vue linguistique sur l'ordre philosophique que le sens, géré en sémiologie, entraîne, plutôt qu'un quelconque point de vue philosophique sur le fait linguistique du sens.

En nous délivrant des graves poids sémantiques du terme épistémologie, en philosophie, je le prends tout simplement pour exploiter les conséquences possibles du principe saussurien de l'arbitraire radical du signe, socle de la fondation de sa Sémiologie ; on vise les implications de l'arbitraire pour les théories de la connaissance sur un monde qui se veut objectif (celui des sciences exactes) et sur un monde qui se veut subjectif (celui des sciences humaines) à partir du seul fait de la *présence* du langage dans l'homme et de son opération sémiologique péremptoire. Cette présence, d'efficiencia et non pas de chronologie, reste la seule aporie dans le raisonnement.

Or, le paragraphe du *Cours* qui accorde le droit de citoyenneté à la Sémiologie est moins incisif que son *acte de naissance*, présenté selon mes vues dans les anciens documents des manuscrits, mis en circulation par R. Engler. Saussure prépare sa sémiologie comme : « Étude de *ce qui se produit* lorsque l'homme essaie de *signifier sa pensée* au moyen d'une *convention nécessaire* (...) Ce fait qui est le premier qui puisse exciter l'intérêt du philosophe reste ignoré des philosophes »¹⁵.

Revenons quelques instants sur cette proposition. Peut-être la simplicité frappante de termes utilisés cache-t-elle, selon mes vues, une épistémologie exorbitante. Les mots en italique nous amènent à demander si cette phrase ne construit pas, d'un seul coup, une *épistémologie sémiologique* dont je rapporte la paternité à Saussure et laquelle je renomme ici en tant qu'*épistémologie discursive* :

(i) *ce qui se produit* : selon la lecture qu'on pourrait y déceler, toujours du point de vue immanent du langage, ce qui se produit c'est le monde même des objets disponibles à l'homme, le monde même des idées, des choses et de l'humain, c'est-à-dire, le seul monde possible, créé par l'acte sémiologique sous forme de convention nécessaire de l'univers des signes, élaborés en discours, c.à.d. élaborés peu à peu en des rationalités discursives progressivement instaurées qui, à leur tour, en viennent à générer des univers de discours, les uns scientifiques, les autres philosophiques, des troisièmes poétiques et, dans les

15 SAUSSURE 2002, 262 – italiques WB.

intervalles, tous les autres discours humains. Ce qui se produit c'est la fabrication sémiologique du monde, surtout à travers les signes qui créent avec une énorme efficacité des énoncés existentiels : les choses *sont* ce qu'elles *sont*, la réalité *existe*, la matière du monde *est là*, la nature *existe au préalable*, enfin tous les *il y a* du monde: il y a des montagnes, de la mer et des forêts, *l'essence* des choses, etc. C'est par de tels types de signes existentiels que le monde prendra la forme d'une *ontologie spontanée*, immédiate, à portée de main et du regard de l'homme ordinaire, que ce soit en tant que monde 'réel', objectif, ou que ce soit en tant que monde psychique, subjectif. En d'autres termes, le monde vient à se présenter comme spontanément réel par la machinerie syntaxique et sémantique des signes en discours, comme produit de l'acte de *signifier* la pensée : « Tout le temps elle [la langue] s'avance et se meut à l'aide de la formidable machine de ses catégories négatives, véritablement dégagées de tout fait concret »¹⁶; « Les deux chaos, en s'unissant, donnent un ordre »¹⁷. Donc, le signifiant et le signifié s'unissant, l'ordre d'un monde immanent surgit comme par enchantement.

(ii) *signifier sa pensée* : à mon sens, il s'agit de faire naître la pensée même (en tant que raisonnée). En d'autres mots : la pensée, avant qu'elle soit signifiée par le langage, ne peut qu'être amorphe et nébuleuse. J'y repère l'impératif épistémologique qui fait que le langage prime sur la pensée ; le contraire serait méconnaître dans son intégralité le statut d'*institution* du langage;

(iii) *convention nécessaire* : je fais l'économie, faute d'espace, de la discussion des spécialistes sur les termes convention et arbitraire. Et je traduis l'expression comme étant le socle arbitraire de tout l'édifice épistémologique de la sémiologie saussurienne. Laissons de côté l'aspect technique, descriptif, du principe de l'arbitraire, d'autant qu'il a été le seul à avoir été discuté et disputé. Il ne s'agit plus de partager les signes selon des degrés d'arbitraire, ou de motivation, de manière synchronique dans le système, non plus diachroniquement dans l'histoire de la langue. Ce qui est important, dans la radicalité du principe – c'est-à-dire, arbitraire enraciné, de *radicitur*, comme le souligne à bon escient Tullio di Mauro dans les notes critiques de son édition du *Cours* –¹⁸ c'est que tout, dans la composition de l'acte sémiologique arbitraire du signe, aurait pu être autrement, soit entre les deux plans du signe, de façon interne, soit dans la désignation de sa cible, le référent, à l'extérieur. De la sorte, la façon dont tout a eu lieu est pleinement légitime, et point final (sans perte des facteurs historiques qui peuvent tout changer). On peut

16 SAUSSURE 2002, 76.

17 SAUSSURE 2002, 51.

18 SAUSSURE 2005, 442.

reprendre et tout résumer avec la réflexion synthétique et aigüe de P. Maniglier : « Le signe utilisé n'a aucune raison positive d'être celui plutôt qu'un autre, mais, précisément de ce fait même, aucune raison non plus d'être autre »¹⁹. En conséquence, l'arbitraire radical nous décommande avantagement de chercher les origines du langage ou encore quelque motivation issue du premier cri d'Adam. À cet égard, on admet ce qu'y reste, la seule véritable aporie dans tout ça : la présence du langage chez l'homme.

4. L'épistémologie discursive

*...nous sommes en pleine épistémologie discursive...
En fait, les données sont ici des résultats*²⁰.

L'expression *épistémologie discursive*, qui me sert pour radicaliser l'immanence, ne vient ni de Saussure ni d'aucun linguiste, d'un analyste du discours, d'un sémioticien, ni du philosophe des « formations discursives » ; elle nous parvient d'un extrait des réflexions de G. Bachelard, dans son *Rationalisme appliqué*, de façon presque inattendue, dans un contexte de réflexion éminemment technoscientifique où le grand épistémologue travaille justement sur un chapitre qui oppose la connaissance commune et la connaissance scientifique.

Bachelard insiste sur le fait que les sciences contemporaines inaugurent des domaines de la pensée qui « rompent nettement avec la connaissance vulgaire » ; qu'il s'agit d'une vraie « rupture entre connaissance commune et connaissance scientifique ». Ce qui compte désormais, selon la nouvelle science, je souligne, c'est le « caractère *indirect* des déterminations du réel scientifique ». Dans la nouvelle science, peser les isotopes à travers l'outillage du spectroscope de masse, comme technique neuve, indirecte de construction de l'objet à être examiné, est très loin par exemple de la balance qui pèse le sel. La technique neuve de pesage des isotopes « n'a pas de *signification directe* dans la vie commune ». L'italique de l'original nous invite à retenir l'expression : *signification directe* dans la vie commune, qui, toujours chez Bachelard, est « si tranquillement fondamental pour la connaissance commune. ». C'est alors qu'il en déduit : « En ce qui concerne le spectroscope de masse, nous sommes en pleine épistémologie discursive. Un long circuit dans la science théorique est

19 MANIGLIER 2006, 355 – italiques dans l'originel

20 BACHELARD 1949, 103 – italiques dans l'originel.

nécessaire pour en comprendre les données »²¹.

La clôture du raisonnement nous parvient dans le style de la profondeur simple et poignante du philosophe : « en fait, les *données* sont ici des *résultats* » (p. 103). Selon ma lecture : entrer dans une épistémologie discursive, selon le nouvel ordre de la science contemporaine, signifie qu'il faut admettre qu'il n'y ait plus de données, des données en amont, dans la nature ; il n'y a que des résultats, créés et opérés par les dispositifs du discours scientifique. Il faut ici souligner la réponse que Bachelard produit devant une objection éventuelle consistant à considérer que sa distinction entre connaissance scientifique et connaissance commune est trop délicate. Il riposte :

Mais il est nécessaire de comprendre que les nuances sont ici philosophiquement décisives. Il ne s'agit rien moins que de la primauté de la réflexion sur l'aperception, rien moins que de la préparation nouménale des phénomènes techniquement constitués.²²

Bachelard nous demande ainsi d'observer, dans son épistémologie discursive, que les phénomènes naturels, de notre perception du monde, du sel pesé dans la balance, phénomènes de signification directe dans la vie courante, sont à son avis transformés dans des phénomènes techniquement construits, qu'il dénommera « *phénoménotechnique* », tout cela déjà dans le premier chapitre de son *Rationalisme appliqué*.

Or, mon objection à Bachelard n'est pas de même allure ; elle prend alors un autre sens. En ce qui concerne les nuances qui puissent distinguer connaissance scientifique et connaissance commune (phénoménologique, naturelle), mon objection s'articule en deux pas, dont le premier est une question :

(i) Quel diable les aiguilles de la balance peuvent-elles bien avoir ? C'est-à-dire, à quoi bon considérer que la balance qui pèse le sel, par une aiguille parcourant un circuit pointillé par des crans, ait un quelconque statut de « signification directe » dans la vie de la connaissance ordinaire ? Or, et voilà le nerf de l'objection : d'après Saussure et son principe de l'arbitraire du signe, la signification qui s'y présente, dans la balance qui pèse le sel, est *aussi indirecte* que celle du spectrographe de masse, *aussi construite* que les objets de la physique contemporaine, à la différence que la balance du sel a été construite par un autre type de discours, celui des sciences plus anciennes de Newton à Lavoisier, discours auquel nous *nous sommes habitués* par des conventions langagières dès lors mises en place, et qui ont devenu si naturelles, spontanées, si '*directes*' pour ainsi dire;

21 BACHELARD 1949 102-3 – italiques dans l'originel.

22 BACHELARD 1949, 103 – italiques WB.

(ii) Le deuxième pas de l'objection, foncièrement sémiologique, ou saussurienne, est plus décisif : ôtons tous les aspects techniques d'une balance qui pèse le sel. Qu'est-ce qu'il en reste ? Il en reste quelque chose qui *ne fait partie* d'aucune phénoménologie directe et immédiate du monde, mais simplement des concepts et des usages langagiers tels que le poids, la mesure, le sel, l'instrument, la balance, enfin, des signes usuels de la langue, en croissante expansion par l'expansion des nombreux discours. Ce sont là des *opérations sémiologiques* d'instauration d'un *sens*, partageable entre nous, à propos d'un *pur vide*, d'un *pur rien*, qui *n'était pas là*, en tant que *rien*, avant une telle opération langagière.

La Sémiologie est alors *per se* une construction épistémologique discursive, de langage, sur tout ce qui est susceptible d'être compris comme un monde éventuel avant le langage. De l'instant où le langage *se présente* dans le monde, comme opération sémiologique arbitraire, il n'y a pas de données en amont : tout, désormais, sont des *résultats*. Définitivement, selon mes convictions, le sens n'est pas une *donnée* (d'avance), il n'est qu'un *résultat* (sémiologique) après. Le langage, comme sémiologie, est une épistémologie discursive immanente de construction de tout notre savoir sur ce que les discours *disent* exister, que cela relève de l'univers discursif de la connaissance ordinaire ou que cela se rapporte à l'univers discursif de la connaissance scientifique ou philosophique.

Hormis les équivoques toujours possibles, je pense qu'un jour le concept d'immanence, fondement d'une épistémologie discursive, aura été la contribution la plus heuristique de la pensée structuraliste et pour les sciences de l'homme et pour les sciences de la nature. L'épistémologie discursive immanente fait ressortir le caractère foncièrement interne et transitoire des vérités du monde, des savoirs des sciences, des croyances idéologiques ; il n'y a pas de vérités plus essentielles que d'autres par une espèce de proximité tangentielle, asymptotique, à l'essence dernière d'un monde hypostasié comme le réel ultime ou définitif ; ce qu'il y en a ce sont des intersections plus ou moins amples entre des rationalités discursives, donc des consensus – ou des polémiques – sur des *suppositions* et des *propositions* plus ou moins assurées et 'évidentes' pour les partenaires des *effets de sens* de ces rationalités discursives. L'impossibilité du vrai ultime résulte donc d'une conséquence épistémologique, pas d'un romantisme de modestie. L'évolution du savoir humain s'avère moins comme une question de découvertes que comme une expansion de nouvelles stratégies discursives pour se communiquer entre les hommes ou les savants.

5. La sémioception (en face de la perception, de l'énaction...).

Avec cette façon de raisonner j'essaye de mettre au débat un concept directement sorti du principe sémiologique de Saussure et du principe d'immanence de Hjelmslev. Il y a une dizaine d'années j'ai proposé, dans un article pour un livre préparé en hommage à Greimas par des chercheurs de l'Amérique Latine, un concept que j'ai nommé *sémioception*²³. Ce terme a été bâti sur l'opération sémiologique de l'arbitraire du signe saussurien et sur l'étymologie du latin – *capio cepi captum capere* – dont des dictionnaires latins présentent diverses acceptions comme celles d'appréhender, de prendre dans les mains, prendre, capter (du Latin *captare* : essayer de prendre) et dont on pourrait aussi compter sur un air de famille avec le mot, également latin, *caput* (tête).

Si l'étymologie peut le soutenir, la sémioception pourrait être interprétée tout simplement comme une inférence ou opération mentale (*caput* = captation par la tête), directement accomplie par le truchement de la sémiologie du langage, c.à.d. par le truchement de l'acte arbitraire du signe, par la sémiosis. La proposition du concept de sémioception a signifié au début ma façon, disons, de 'protester' contre la réintroduction dans *Sémiotique des passions* (1991) des notions d'extéroception, d'intéroception et de proprioception – on peut y voir le même étymon latin *ception* – notions dont le caractère et la provenance évidemment trop psychologique et extra-sémiotique avait été autrefois dénoncé par Greimas lui-même avec Courtés, dans le *Dictionnaire I* (1979), comme des concepts ou des expressions dépassées, et à éviter.

Je n'imaginai pas qu'on aurait à travailler à nouveau, dans une théorie immanente, avec ces concepts psychologiques, de tradition naturaliste et empiriste. Ce triptyque psychologique et en outre l'introduction, l'immixtion même, du *corps* dans l'acte de sémiosis, en tant que médiateur, ou en tant qu'opérateur, signifiait selon moi (et signifie encore) un *recul prématuré* de l'immanence du langage devant la question – difficile bien sûr ! – de l'ontologie du sujet, de son corps, et de tous ses émissaires transcendants et substantiels qui réclament leur droit d'entrée dans la maison immanente du langage (la chair, la perception, la sensorialité, l'affect, etc.). On notera d'ailleurs que si on propose un corps comme *opérateur* d'un acte, il doit être inéluctablement conçu comme *antérieur* à l'acte même, comme préalable à l'acte qu'il opère ou médiatise. Donc, voilà que le sujet ontologique et

23 BEIVIDAS 2003.

transcendental rentrait par la porte du fond, à bas prix et à la hâte, dans la salle immanente de la théorie sémiotique.

Il suffit de dire que la proposition du concept de sémioception signifiait alors à mes yeux la tentative, encore débutante, outre de supplanter le triptyque psychologisant, de défendre pour la sémiotique un niveau de pertinence stricte ou de spectre étroit contre la pertinence ample et diffuse, de 'large spectre', qui la menaçait de perdre ses assises immanentes bien fondées :

(i) d'une part, devant la massive présence des concepts provenant du soi-disant *tournant phénoménologique* de ces 20 dernières années (corps-propre, chair, perception) ou des concepts bâtis sur chantier psychanalytique, d'ailleurs visiblement métaphoriques, des « enveloppes » de Didier Anzieu (moi-ipse, soi-idem ...);

(b) d'autre part, devant l'orientation naturaliste et physique cherchant à faire reculer la sémosis chaque fois de plus en plus en direction à la sensorialité, aux systèmes nerveux de l'homme et des animaux, à la biologie minuscule ou même à l'auto-organisation physique de la matière, au niveau des « réactions physico-chimiques complexes qui constituent le métabolisme d'un organisme biologique »²⁴.

Selon moi, avec ces deux perspectives, la perspective phénoménologiste et psychanalytique, d'un côté, et la perspective naturaliste neurocognitiviste, de l'autre côté, on était devant le risque de vouloir hâtivement tout embrasser pour finalement ne rien retenir.

Petit à petit le concept de sémioception a gagné pour moi une légitimité grandissante, pas prévue au début. Il s'est révélé comme un concept (d'origine et de statut entièrement immanent) susceptible de rivaliser avec le concept millénaire de *perception*, soit dans le champ des philosophies, y compris la phénoménologie, soit dans le champ plus vaste des sciences du comportement humain ; il est capable, à mon avis, de rivaliser aussi avec le concept d'*énaction* de Varela, qui a gagné beaucoup d'attention des cognitivistes pendant les 20 dernières années. Du point de vue de l'épistémologie discursive qu'on vient de présenter, la sémioception pourrait ainsi s'actualiser :

Sous l'égide du langage (qu'il soit la langue verbale, le langage gestuel, visuel, somatique, du semblant, sous tous les formes des pratiques signifiantes humaines), langage compris sous le principe de l'arbitraire, comme *Institution* – pesons convenablement chaque gramme du mot *instituer* : il signifie : stipuler, fixer, déterminer, instaurer, établir – sous l'égide du langage donc extensivement et statutairement ainsi compris, l'acte sémiologique qui en découle impose au sujet la seule façon dont celui-ci va finalement 'être

24 PETITOT 1999, 129.

condamné', pour ainsi dire, à concevoir le monde, et j'insiste : à percevoir même le monde. L'acte sémiologique, de sémioception – voilà le cœur de l'hypothèse – impose à l'acte perceptif une *métamorphose colossale* : la métamorphose d'une appréhension enregistrée et chiffrée quantitativement par des organes capteurs, provenant du monde brut, celui du dehors du corps (extéroceptif) ou interne au corps (proprioceptif, intéroceptif) – en une saisie signifiante, donc *semioceptive*, imposée qualitativement au monde, qui lui devient désormais le monde du vécu humain.

La sémioception d'un langage entraîne une métamorphose – ou ce qui serait plutôt mieux : une *metamorphologie* – généralisée de la perception, qui ne disposera d'autre *chréodos* (du grec χρῆ « il faut » οδός « chemin » – dans le sens « chemin nécessaire ») – que celle d'*être guidée* par la sémioception. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une 'lésion' infligée au cerveau par le réseau des catégories des langages. C'est ainsi que le sujet percevra, au sens fort, par exemple, les couleurs de l'arc-en-ciel, celles, bien entendu, que le pacte sémiologique de sa langue lui a offertes. C'est ainsi que deux personnes de langues différentes percevront différemment les couleurs de l'arc-en-ciel, bien qu'ayant le même système neuro-perceptif général ; c'est ainsi qu'un maestro parviendra à percevoir une seule note dissonante dans une orchestre de plusieurs instruments, guidé seul par sa haute compétence en sémiologie musicale, bien qu'ayant l'oreille avec même système neuro-perceptif de toute l'audience, qui à son tour 'n'écouterà' pas la dissonance.

Selon ce point de vue sémiologique et immanent, l'acte sémioceptif aurait la *primauté heuristique* au-delà et en-dessus de l'acte perceptif. Au sens où c'est par la sémosis convenue que le sujet découvre ou invente le monde qui est alors son monde perçu ; c'est par cette sémioception convenue que le sujet crée ou découvre son corps propre, voire qu'il sent toute la gamme de ses douleurs et de ses affects. Les langages pactisés par la sémosis de l'acte sémiologique, guide l'appréhension (des sens) et la transforme en perception signifiante. En d'autres termes, le sujet perçoit, non par la caution de ses organes sensoriels, mais par l'arbitraire des formes immanentes du langage (plan du contenu, plan de l'expression) ; il perçoit ce que les langages l'ont conduit à catégoriser sur le continuum des phénomènes substantiels (du contenu ou de l'expression) ; il perçoit, il voit, il sent, en somme, il saisit ce que son langage l'a conduit à catégoriser. Il y a donc une grande inversion dans l'orientation épistémologique de la recherche : ce n'est pas le langage qui doit se subordonner aux contraintes morphogénétiques ou épigénétiques du cerveau ou qui dérive directement de ces contraintes, c'est plutôt le contraire : c'est au cerveau le travail de mettre leur plasticité à devoir rendre compte et accueillir

les contraintes qui lui impose le langage humain. Le trajet épistémologique n'est donc pas du corps (biologico-perceptuel) au sens (immanent) mais le contraire : à partir du sens (immanent au langage) on récupère le « secret » du corps (et du monde).

En d'autres termes, pour comprendre, comme locus d'émergence du vécu humain, cette véritable metamorphologie qualitative opérée sur le continu que les données brutes, quantitatives et amorphes du réel du monde et du réel de son corps présentent au sujet ; pour que de telles données brutes puissent devenir alors le monde humain, le monde de ses affects, le seul moyen est à mon avis de voir la perception humaine comme étant constamment induite et guidée par l'action permanente et récurrente de l'acte sémiologique du sujet, fondé sur le pacte sémiologique, à sa fois déduit du principe de l'arbitraire, ce qui en fait une perception foncièrement sémiologisée ou sémiotisée d'un seul coup, en un mot : une sémioception. Cet acte sémioceptif semble susceptible d'être démontré comme ayant un statut épistémologique supérieur à l'acte perceptif. Au-delà de toute la perception du monde – humaine, bien entendu – au sens fort, corporel, incarné, c'est-à-dire, phénoménal de Merleau-Ponty, l'acte sémiologique devrait se voir accorder une véritable primauté (épistémo-)logique – si toutefois il devait y avoir une dispute entre le phénoméno(-logique) de Merleau-Ponty et le sémio(-logique) de Saussure.

Dans mes lectures, toujours insuffisantes et naïves en philosophie, de ce philosophe ingénieux, et quitte à susciter d'éventuelles réserves à ce sujet, j'ai cependant toujours l'impression que Merleau-Ponty est arrivé à deux doigts de cet entendement plutôt saussurien ; reste à franchir le pas suivant. Il serait autrement difficile de reconnaître la légitimité théorique d'une perception humaine qui appréhende de manière significative le monde, sans qu'elle ait été elle-même passée au crible d'un pacte sémiologique, qui lui ait procuré les découpages différentiels, valentiels, oppositifs pour le monde nouveau et unique, à valeurs sémiotiques, qui s'ouvre ainsi au sujet.

Plus encore, le concept de sémioception me semble mieux placé pour assurer le statut d'immanence de la macro-sémiotique du monde humain, de la micro-sémiotique de son corps, enfin, de la 'grammaire' de ses affects. Nous avons besoin – à ce qu'il paraît – d'un concept de ce genre pour estimer toute la valeur de la coupure épistémologique du facteur sémiologique de Saussure, que ce soit devant la phénoménologie perceptuelle d'un Merleau-Ponty, que ce soit devant d'autres philosophies transcendantales, voire devant l'épistémologie réaliste et ontologique des sciences 'dures'. Les catégorisations du plan du sensible, tout comme du plan de l'intelligible s'avèrent de nature semioceptive plutôt que perceptive. À ma connaissance, la meilleure hypothèse

pour les développements futurs de la sémiotique du vécu, c'est de considérer que la condition phénoménologique de la perception humaine ne peut être que sémiologique. J'estime donc que ce serait un beau pari que de réfléchir et de rendre légitime le primat du sémiologique sur le phénoménologique, le primat d'une sémioception sur la perception. Entre le phénoménologique et le sémiologique, il me semble qu'il y a une bonne partie à jouer, ou encore non jouée jusqu'au bout, dans le champ de la réflexion épistémologique générale de la Sémiotique.

Bibliographie

- APEL, K.-O. 1987. « La sémiotique transcendantale et les paradigmes de la Prima Philosophia ». *Revue de Métaphysique et de morale*, 92e année, n. 2. Paris : Armand Colin, p. 147-63.
- BACHELARD, G. 1949. *Le rationalisme appliqué*. Paris : PUF.
- BEIVIDAS, W. 2003. « Corpo, semiose, paixão e pulsão. Semiótica e metapsicologia ». *Perfiles Semióticos*. Mérida (Venezuela): Ediciones del Rectorado, p.43-61.
- BENVENISTE, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale I*. Paris Gallimard (Coll. Tel).
- GREIMAS, A. J. 1956. « L'actualité du saussurisme ». *Revue Textu*, vol. XI, n°2, 2006.
- GREIMAS, A. J. ; COURTÉS, J. 1979. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- GREIMAS, A. J. & FONTANILLE, J. 1991. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- GROUPE μ [Francis Edeline, Jean-Marie Klinkenberg] 1998. « Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel ». *Voir, n° 16, n° spécial L'image mentale I*.
- 2010. « La sémiotique entre nature et culture. *L'homme sémiotique – pratiques et complexité* ». Actes du Colloque International tenu à l'Université de Namur Belgique.
- 2011. « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien? Abrégé de sémiogénétique 1 ». *Revue Signata 2*. La sémiotique entre autres. Semiotics among others. Liège : Presses Universitaires de Liège, pp. 281-314.
- HJELMSLEV, L. 1971. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit.

- MANIGLIER, P. 2006. *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : Éditions Léo Scheer.
- MARSCIANI, F. 2012a. *Richerche Semiotiche I. Il tema trascendentale*. Bologna : Società Editrice Esculapio.
- MARSCIANI, F. 2012b. *Richerche Semiotiche II. In fondo al semiotico*. Bologna : Società Editrice Esculapio.
- PETITOT, J. 1999. « Las nervaturas del mármol. La percepción puesta en discurso ». *Tópicos del Seminario 2*. Puebla: Mexico, p. 121-148.
- SAUSSURE, F. 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE, F. 2005. *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Tullio di Mauro. Paris : Payot.